

Un don de Dieu

« Quand nous bêchons, quand nous labourons, quand nous prenons nos repas, ne devrions-nous pas chanter l'hymne, l'hymne de louange à Dieu : Dieu est grand, parce qu'il a mis à notre disposition les instruments qui nous permettent de travailler la terre ; Dieu est grand, parce qu'il nous a donné des mains, un gosier, un ventre ; parce qu'il nous donne l'accroissement de notre corps sans que nous le sentions, la respiration à nos poumons pendant notre sommeil. Voilà ce qu'en toute occasion vous devriez chanter, et chanter aussi l'hymne le plus solennel et le plus à la gloire de Dieu pour la faculté dont il vous a doté, celle de comprendre ces choses et d'en user avec méthode. »

Cette citation n'est pas un extrait de la *Bible* et n'est pas la citation d'un juif ou d'un chrétien. C'est une citation d'un philosophe stoïcien de la Grèce antique, à savoir Épictète. Cette citation n'est pas mise ici tel un argument en faveur d'une idée de Dieu dont tout bon philosophe pourrait trouver à redire, mais pour rappeler qu'il n'est pas besoin de la *Bible* pour croire en l'existence de Dieu ni pour l'aimer, de même qu'il n'est pas besoin de la *Bible* pour réfléchir à la charité et au mal, par exemple. De plus, avant de parler de la *Bible* elle-même, il peut être bon de parler d'une faculté que Dieu a donnée à l'être humain – si l'on considère qu'il l'a voulu doué de cette faculté –, l'intelligence. Or, comme toute faculté humaine, elle nécessite de s'en servir et d'apprendre à s'en servir. Avant de peindre un tableau de maître, tel un *Matisse*, l'être humain commence à dessiner en faisant des gribouillages. Avant d'élaborer des pensées étayées et qui tendent vers la vérité, l'être humain commence en tâtonnant. Mais on peut aussi préférer recevoir de l'autre ou donner à l'autre une pensée bien construite qui vient d'ailleurs, plutôt qu'une pensée à soi, plus ou moins brouillonne. De là, un possible attrait pour le “prêt-à-penser”. Car une chose est de connaître de mémoire la pensée d'un auteur, autre chose est d'avoir construit une pensée cohérente que l'on a essayé de fonder sur la réalité des êtres et des choses.

Une devise philosophique, reprise par un autre philosophe, Kant, énonce : « Aie le courage de te servir de ton propre entendement ». L'homme étant un être de relation, permettons-nous d'écrire : “Ose penser par toi-même, en dialogue”. Or, la *Bible*, comme tout livre, peut être un vis-à-vis de nos pensées et par là un lieu de dialogue. Une lecture de la *Bible* est toutefois exigeante, entre autre raison parce que son contenu est conséquent, de divers styles, ayant des références culturelles qui peuvent diverger de notre manière actuelle d'appréhender ce que nous sommes et ce qui nous entoure, etc. Pour celui qui s'y atèle, avec intelligence, une telle lecture peut permettre cependant d'entrer dans une plus profonde compréhension de certaines paroles de Jésus-Christ, comme par exemple celle-ci : « Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des juifs. Mais l'heure vient, elle est là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Tels sont, en effet, les adorateurs que cherche le Père. » (*évangile selon Jean* 4,22-23)

Le livre et ses livres

Le mot “bible” vient du grec, d'un nom au pluriel, *biblia*, signifiant “les livres”, nom devenu singulier en passant par le latin. La *Bible* est en effet un recueil de divers livres.

La liste des livres que la *Bible* contient a été longuement discutée et l'est toujours. Pour résumer, on trouve une liste “protestante” ainsi qu'une liste “catholique” et “orthodoxe” plus longue que la “protestante” (avec pour les orthodoxes une liste de textes “importants” variant entre Églises linguistiques, en plus de la liste de textes considérés comme “essentiels”). Cependant, on peut considérer que si on lit n'importe quel texte de la *Bible* avec discernement, intelligence, cette question des listes n'a finalement peut être rien d'essentiel (sans oublier toutefois que nous pouvons aussi être sujet à erreur dans notre discernement).

L'origine de listes différentes s'explique en bonne partie du fait qu'il y eut principalement deux versions de la *Bible juive* (qui constitue la première partie de la *Bible chrétienne*), ayant un fond commun mais qui ont été constituées séparément : l'une en hébreu (la *Bible hébraïque*, seule retenue dans le judaïsme établi après le sac de Jérusalem par les romains au premier siècle et qui fut reprise par les protestants) et l'autre en grec (la *Septante* retenue par les catholiques et orthodoxes). La version grecque répondait aux besoins du peuple juif en diaspora autour du bassin méditerranéen, dont une grande communauté particulièrement hellénisée à Alexandrie. Non seulement cela a donné une liste différente, plus longue pour la version grecque, mais aussi quelques livres bibliques qui divergent sur le plan narratif, tel que le *livre d'Esther* (doubles versions d'un même livre que l'on peut retrouver dans la *TOB*, *Traduction œcuménique de la Bible*).

Si la *Bible* constitue un ensemble de divers contenus, il existe également un certain nombre d'ouvrages dont le contenu s'apparente plus ou moins à ceux de la *Bible* et qui n'y ont pas été intégrés (par telle Église ou par toutes). Parmi ces ouvrages, on peut citer les écrits dits “inter-testamentaires” (ouvrages qui furent écrits dans une période qui commença avant la fin de l'ère de rédaction des textes de la *Bible juive*, première partie de la *Bible chrétienne*, appelée aussi “*Ancien Testament*”, et qui s'acheva après le début de l'ère de rédaction de la seconde partie de la *Bible chrétienne*, appelée aussi “*Nouveau Testament*”), les écrits dits “apocryphes chrétiens” (apocryphes, “cachés”, car ne faisant pas partie des textes retenus, et “chrétiens” généralement en apparence, car comportant plus ou moins la mention d'un Jésus-Christ utilisé comme personnage), certaines des premières “lettres pastorales” (textes attribués à tort ou à raison à des personnes ayant eu une importance dans les premières communautés chrétiennes), etc. Il est parfois dit beaucoup de choses d'eux (surtout des apocryphes), souvent pour remettre en question telle ou telle croyance chrétienne. Toute personne voulant se faire sa propre opinion peut y avoir accès (par achat, dans certaine bibliothèque...) et avoir accès également, par les notes et les introductions généralement jointes à ces ouvrages (de même pour les *Bibles*, en général), à une bonne part des recherches tant littéraires qu'historiques sur ces textes, au risque peut-être d'être surpris par l'écart entre certaines affirmations entendues ici ou là et la réalité de certains contenus qui peuvent être de faible facture ainsi que de leur contexte.

Enfin, la *Bible* fait mention de livres qu'elle ne contient pas et dont les textes ne sont plus connus, comme par exemple le « livre du Juste » (cf. *livre de Josué* 10,13) et dont on ne peut que conjecturer sur la raison de leur absence dans la *Bible* et sur le fait qu'il aient disparus au cours des âges, si tant est qu'il furent plus qu'une mention narrative.

La *Bible* étant un ensemble de livres, il peut être bon de lire l'un d'eux (comme pour n'importe quel livre) du début à la fin, plutôt que de se contenter d'extrait(s), en ayant aussi à l'esprit que chacun des livres de la *Bible* peut être lié de peu mais aussi de beaucoup à d'autres livres de cette même *Bible*.

Sur le plan du contenu, quel que soit le livre biblique et afin de ne pas se méprendre, il est nécessaire de considérer que la *Bible* n'est pas un livre d'Histoire, c'est-à-dire le résultat du travail d'historiens comme science humaine. Pour résumer, ce qui ne peut donc rendre compte de l'ensemble de son contenu, on peut dire que la *Bible* a pour trame la relation entre un Dieu et des hommes, où est souvent fait référence à des alliances entre ce Dieu et le peuple d'Israël puis à une bonne nouvelle accomplie en paroles et en actes par un des membres de ce peuple, Jésus de Nazareth, le tout rédigé et compilé par des hommes réels ayant foi en un Dieu réel.

De plus, si l'histoire des hommes connaît le meilleur comme le pire, cela n'est pas occulté dans la *Bible*. Le “merveilleux” de l'histoire biblique, c'est alors la fidélité d'un Dieu pour tous les hommes même pécheurs, pauvres prêts à tout pour survivre, riches prêts à tout pour s'enrichir d'avantage, violents, lâches..., ou hommes qui cherchent sincèrement à être justes, à aimer en vérité..., c'est la fidélité d'un Dieu qui montre que l'homme a devant lui ce qui vivifie ou ce qui est mortifère et qui lui propose de choisir ce qui vivifie.

Appréhender sa trame

La brève description ci-dessus donne à voir une certaine complexité de la *Bible* et c'est déjà une bonne chose si on ne considère pas cet ouvrage comme un tout homogène où serait exprimé toujours la même chose, toujours de la même manière, où l'on aurait finalement pas vraiment besoin de faire preuve... d'intelligence ! Mais considérer ainsi la *Bible* peut alors nous rebuter à en faire lecture. Regardons alors sa trame un peu plus précisément, telle qu'elle nous est parvenue. Parmi diverses possibilités et en considérant surtout les “livres principaux” par rapports aux “autres écrits”, on peut effectuer un découpage en trois “périodes”.

On entend ici par “autres écrits” les livres dont leur absence n'empêcherait pas de comprendre les alliances que Dieu, d'après la *Bible*, a fait avec les hommes. Pour l'*Ancien Testament* on peut distinguer d'une part les livres plus “historiques que prophétiques” (du point de vue littéraire) tel que l'ensemble *1 et 2 Chroniques - Esdras - Néhémie*, et d'autre part les livres qui énoncent surtout des règles de conduite, tel le *livre des Proverbes*, et les livres qui cherchent à édifier par des histoires, tel le *livre de Job*. Pour le *Nouveau Testament*, on peut distinguer les lettres plus ou moins épistolaires, plus ou moins didactiques, et l'*Apocalypse*. Concernant certains de ces “autres écrits”, on trouvera sur le blog <http://croyances-chretiennes.over-blog.com/>, à la rubrique “La Bible” dans la série de “En préambule” : à une lecture des *psaumes*, aux écrits dits “de sagesse”, à une lecture des épîtres du *Nouveau Testament*, à l'*apocalypse* et à la pensée apocalyptique. On trouvera également “En préambule à une lecture des *évangiles*”. On peut d'ailleurs conseiller, en particulier au chrétien, de commencer par lire ces *évangiles*, avant une lecture du reste de la *Bible* (pour information, l'*évangile selon Marc* est le plus court).

Ce découpage en trois périodes n'est pas l'un de ceux qui sont traditionnels à nos *Bible* depuis déjà plusieurs siècles tel que pour l'*Ancien Testament* : “Loi” (ou “Pentateuque”) - “Prophètes” - “Écrits”, ou bien “Pentateuque” - “Livres historiques” - “Livres de sagesse” - “Livres prophétiques” ; ou du moins, il n'est pas tout à fait identique à ces découpages. À noter que ce découpage tient compte de la *Bible* telle qu'elle se donne à lire, c'est-à-dire sans se référer d'une part

au possibles corrélations ou contradictions entre le texte et l'Histoire telle que nous pensons avoir découvert comment elle fut, et sans se référer d'autre part à l'histoire de la rédaction des textes telle qu'elle semble avoir été. Ce découpage a donc été réalisé, ou plutôt il s'est donné à voir, suite à une lecture sans a priori, c'est-à-dire sans se laisser enfermer par les découpages traditionnels, tout comme on peut lire la *Bible* sans se laisser enfermer par le découpage en chapitres et versets, ou par la présence des titres et sous-titres qui ne sont rien d'autre que des ajouts de traducteurs ou d'éditeurs et qui visent à mieux se repérer ou bien à mettre en valeur tel ou tel aspect du texte ou de la compréhension qu'en ont eu ces personnes et qui ne sera pas nécessairement la nôtre.

Un lecteur ne devrait pas être réduit ou se réduire à être le réceptacle d'une interprétation établie par d'autres, y compris donc celle qui suit, car alors ce n'est plus la *Bible* qu'il lit, c'est ce commentaire autorisé.

Avec ce découpage, on est donc amené à considérer trois “périodes”. Dans ces périodes, il est question à chaque fois du fondement de la Loi et de commandements, de prophètes et prophétesses, de bonnes nouvelles (Dieu veut le bien de l'homme à toute période). Mais chacune de ces périodes a une abondance particulière. La première abonde en commandements, la deuxième en prophéties, la troisième en bonnes nouvelles (annoncées et réalisées).

Par fondement de la Loi, on entend ceci : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être et de toute ta force » et ce qui lui est d'égal importance : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » – que l'on distingue, même s'il s'appuie sur ce fondement, de tout autre commandement, qu'il soit contextuel à une époque ou plus intemporel, voire permanent.

De plus, chacune de ces périodes à un personnage illustre : Moïse, Élie, Jésus. Chaque période à aussi un lieu particulier de la présence de Dieu, remplaçant celui d'avant, qui sont, d'après la *Bible* : nuée (présente à ceux qui suivaient Moïse au désert) puis tente de la rencontre (sorte de temple transportable), Temple (premier puis second) à Jérusalem (en dur et donc désormais fixe), Jésus-Christ présent “physiquement” puis “spirituellement” après sa résurrection, en particulier lors des repas qui font mémoire de sa Pâque.

Le “temps des commandements” peut se voir comme étant raconté du début du *livre de la Genèse* jusqu'au terme du *livre des Juges*. On peut en effet considérer une continuité narrative s'achevant par : « À ce moment-là, les fils d'Israël se dispersèrent chacun dans sa tribu et dans son clan et, de là, ils repartirent chacun dans son patrimoine. En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël. Chacun faisait ce qui lui plaisait » (*livre des Juges* 21,24-25). Dans cette longue séquence, les ossements de Joseph – cet homme par qui Dieu permit à l'Égypte, d'après la *Bible*, d'être une terre de salut pour les ascendants du peuple d'Israël – furent comme symboliques de la réalisation des promesses données par Dieu, en particulier celle d'une terre « ruisselante de lait et de miel » : « Puis Joseph fit prêter serment aux fils d'Israël : “Lorsque Dieu interviendra en votre faveur, vous ferez remonter mes ossements d'ici” » (*livre de la Genèse* 50,25) ; « Moïse prit avec lui les ossements de Joseph, car celui-ci avait exigé des fils d'Israël un serment en leur disant : “Dieu ne manquera pas

d'intervenir en votre faveur ; alors vous ferez monter d'ici mes ossements avec vous” » (*livre de l'Exode* 13,19) ; « Quant aux ossements de Joseph, que les fils d'Israël avaient emportés d'Égypte, on les ensevelit à Sichem, dans la portion de champ que Jacob avait achetée pour cent pièces d'argent aux fils de Hamor, père de Sichem ; ils firent partie du patrimoine des fils de Joseph » (*livre de Josué* 24,32).

Concernant le “temps des prophètes”, on peut considérer qu'il débute par l'histoire de la foi d'une femme qui reçut de Dieu le don d'une fécondité et qui offrit à Dieu le fruit de ce don : Samuel qui fut un grand prophète (cf. *premier livre de Samuel* au chapitre premier). Dans cette seconde séquence de la *Bible*, on y lit que si Dieu a fait deux alliances sur deux maisons (lignées) particulières, celle du grand prêtre qui commença avec Pinhas où Dieu offrit un « sacerdoce à perpétuité » et celle du roi qui commença avec David où Dieu offrit « un trône à jamais affermi », dès le début de ce “temps des prophètes”, Eli, un grand prêtre, ainsi que ses fils mirent à mal l'alliance avec Dieu concernant le sacerdoce, et l'alliance concernant la royauté y fut elle aussi mise à mal. La conséquence en fut l'exil, la déportation (en plusieurs fois) d'une partie conséquente du peuple d'Israël jusqu'en Babylonie.

“L'alliance sacerdotale” fut annoncée au “temps des commandements” (*livre des Nombres* 25,10-13), tandis que “l'alliance royale” fut annoncée au “temps des prophètes” (*second livre de Samuel*, chapitre 7). Mais c'est durant ce temps des prophètes que l'une et l'autre ne furent pas respectées (L'histoire concernant le grand prêtre Eli et ses fils court, par intermittence, du verset 2,12 du *premier livre de Samuel* jusqu'au verset 2,27 du *premier livre des Rois*).

Cependant, malgré cette période d'exil, il nous est dit que le prophète Jérémie annonça que ces deux alliances sont maintenues (*livre de Jérémie* 33,17-26). Et au retour d'exil, les deux lignées furent en effet encore présentes à travers le gouverneur Zorobabel, prince issu de la dynastie davidique, et Josué, grand prêtre (cf. *livre d'Aggée* et *livre de Zacharie*). Mais cette longue période fut aussi celle de l'annonce d'un temps de promesses allant au-delà d'un retour d'exil car, en définitive, l'homme n'arrive pas à se sauver seul, à suivre et à assumer les conséquences de ce qu'il lui revient d'être et de faire concernant les alliances conclues entre lui et Dieu. Il y eut donc également l'annonce d'un prophète Élie (d'une personne ayant le même esprit prophétique qu'Élie comme l'a eu son disciple Élisée et comme l'aura donc Jean le baptiste, fils du prêtre Zacharie : cf. *livre de Malachie* 3,22-24 et *évangile selon Luc* 1,13-17), annonce d'un « fils d'homme » dans le *livre de Daniel*, etc. « Tous les prophètes qui ont successivement parlé, depuis Samuel, ont aussi annoncé ces jours-là » (*Actes des apôtres* 3,24).

Ces « jours-là » concernent, pour le chrétien, la “troisième période”, celle de l'Évangile, c'est-à-dire de la Bonne nouvelle en Jésus-Christ. Or, il y a en Jésus l'accomplissement de l'attente de trois personnages : un prophète comme Moïse (cf. *Deutéronome* 18,18, *évangile selon Jean* 1,19-21 ; 6,14-15), un messie prêtre et un messie roi. Avec le récit de la transfiguration (*évangile selon Marc* 9,2-10), on retrouve également Moïse et Élie qui avait eu, d'après la *Bible*, une singulière expérience de rencontre avec Dieu (*livre de l'Exode* 33,18-34,8, *premier livre des Rois* 19,9-18)

dans chacune de nos deux premières périodes et bien sûr ce Jésus de Nazareth par qui Dieu est révélé comme jamais : « Qui m'a vu à vu le Père » (cf. *évangile selon Jean* 14,9). Et c'est bien cette Bonne Nouvelle en Jésus-Christ qui a saisi et saisit encore nombre d'hommes et de femmes qui veulent alors s'en faire les témoins. Or pour en être des témoins avec foi et raison, lire et surtout appréhender avec discernement le contenu de la *Bible* fait partie des moyens fort utiles à cela.

Lire en lecteur averti

Cette considération de l'histoire biblique en trois périodes a sûrement ses limites. Elle a toutefois pour avantage de montrer un rapport entre Dieu et les hommes plus évolutif, dynamique, et surtout en au moins trois étapes (et non en deux comme pourrait le sous-entendre les expressions d'ancien et de nouveau testament). Cela peut amener à considérer entre chaque période des continuités, des nouveautés, des choses devenues caduques, des choses qui peuvent nous paraître désormais étranges, “exotiques”, même si pour un chrétien la troisième période reste la plus singulière et fait pendant aux deux autres : « La Loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean [le baptiste]. Depuis lors, la bonne nouvelle du Royaume de Dieu est annoncée et tout homme déploie sa force pour y entrer » (*évangile selon Luc* 16,16).

Nous y voyons donc que l'homme et sa relation à Dieu ne sont pas intemporels : ce que Dieu a fait connaître à l'homme et ce que l'homme en a compris, à raison et à tort, n'est donc pas sans lien avec la longue histoire des hommes qui contient progrès et parfois régressions. Autrement dit, la connaissance de Dieu comme de l'homme ne se fait pas en dehors de l'univers conceptuel de ce dernier, des connaissances qu'il a de lui-même comme de son environnement et de son recul par rapport à ses propres croyances.

De plus, la Loi, son fondement et les commandements que les hommes avaient considérés ou considèrent encore comme liés à ce fondement, le discours des prophètes ainsi que la Bonne nouvelle en Jésus-Christ ne sont pas ni un tout monolithique ni des blocs monolithiques, mais il y a du “jeu” en eux et entre eux, c'est-à-dire un espace où l'homme peut jouer sa liberté et sa responsabilité et où Dieu exprime la sienne au-delà de tout ce que l'homme voudrait ou penserait qu'il est, qu'il agit, qu'il veut ou désire. Autrement dit, Dieu ainsi que la dignité de l'homme sont prééminents à tout discours si juste soit-il, y compris biblique.

La *Bible* n'est donc pas un texte intemporel et d'une seule teneur. En effet et entre autre, on peut aussi y trouver, en plus de ce qui est en rapport aux contenus des trois “périodes” mentionnées ci-dessus, l'histoire faite plus ou moins de va-et-vient d'une croyance en Dieu qui s'est épurée, passant d'un Dieu supérieur aux autres divinités à un monothéisme tel que nous l'entendons aujourd'hui, d'un Dieu national (bienveillant uniquement pour un peuple) à un Dieu universel (bienveillant pour tous), d'un Dieu unique... auquel on ajoute d'autres divinités histoire de s'assurer toute garantie, comme le font les superstitieux, à un Dieu unique avec un culte uniquement adressé à Lui. On y trouve différents courants de pensée, par exemple l'un mettant en avant un lien positif entre Dieu et

la royauté à travers la dynastie davidique, l'autre n'hésitant pas à parler du risque de ce régime politique et des égarements des rois, même les plus fameux – courants de pensée que l'on retrouve au cours des âges au-delà de la *Bible* elle-même. Par conséquent, on constate qu'il peut être bien réducteur d'affirmer que la *Bible* exprime ceci, sous-entendu uniquement ou plus qu'autre chose.

Voilà donc le lecteur ou le futur lecteur biblique averti d'une partie du contenu de la *Bible*. Mais même si le découpage en trois parties a montré la trame principale ou l'une des trames principales de la *Bible*, il n'a pas montré l'historicité de tout cela. Or, si l'on peut tirer sagesse de la *Bible* comme de tout ouvrage littéraire même totalement fictif, peut-on y fonder sa foi si rien de la Loi, des prophètes et de la Bonne nouvelle en Jésus-Christ n'ont de fondements historiques ?

La *Bible* : preuve ou pari pour la foi ?

Il a été indiqué plus haut que la *Bible* n'est pas un livre d'Histoire, même si elle peut relater avec justesse des événements ou des éléments d'événements qui se sont réellement passés. Pour ceux que le rapport à l'Histoire intéresse, il existe des ouvrages sérieux en la matière, sachant qu'il est bon de ne pas confondre par exemple hypothèse peu étayée et convergence d'éléments considérée comme solide, et d'avoir à l'esprit que ce qui est considéré comme le plus plausible, voire comme certain à une époque peut aussi être remis en cause un jour par de nouvelles découvertes ou par une autre hypothèse tout aussi voire plus plausible que la précédente.

Quoi qu'il en soit, il y a des convergences et des divergences entre ce que dit la *Bible* et l'Histoire telle que nous pouvons la considérer par le travail des historiens, ce qui ne peut en être autrement puisqu'il y a des convergences et des divergences dans la *Bible* elle-même, par exemple dues à des points de vue différents, comme par exemple ceux sur la royauté. En outre, il est clair, à moins de nier la science comme étant avant tout une méthodologie de la recherche et de la vérification avant même d'être un discours, que cette science a montré la fausseté historique des récits de la création dans le *livre de la Genèse*. Toutefois, faux en tant que croyance prise à la lettre, ces récits contiennent toujours une part de vérité sur l'humaine condition, comme savent le faire d'autres mythes ou tel et tel contes. Mais, à supposer, mis à part les “détails” comme tel récit où seul le nom du personnage est corrélé par le travail des historiens, à supposer donc que rien d'autre dans la *Bible* ne soit réellement historique, alors le Dieu, les alliances, la bonne nouvelle en Jésus-Christ qu'elle présente gardent certes la valeur qu'ont les “trésors littéraires” de l'humanité, mais ne justifient pas d'avoir foi en ce Dieu.

Autrement dit, la considération de la *Bible* comme preuve de Dieu est facilement mise à défaut. Mais si nous savons que ceux qui ont créés cet ouvrage qu'est la *Bible* n'étaient pas des historiens comme on l'entend aujourd'hui, nous savons également que nous n'avons accès à cette histoire particulière entre Dieu et les hommes qu'au travers de cette *Bible*. Il y a là quelque chose de l'ordre d'un pari, d'une confiance donnée. Cependant, on peut considérer que mettre sa foi en Dieu sur la seule base de ce qu'affirme la *Bible* n'est pas suffisant pour que notre foi soit humainement

raisonnable (autre chose qu'une croyance ou qu'une religion comme une autre). Ne faut-il pas aussi avoir fait l'expérience de la sollicitude du Dieu de Jésus-Christ dans sa propre vie ? pour ensuite ou dans le même mouvement chercher à comprendre ce que Dieu désire pour nous et la relation que nous pouvons avoir avec lui.

De plus, cette confiance, sans naïveté sur ce qu'est la *Bible* et sur ce qu'elle n'est pas, ne concerne pas seulement les rédacteurs et compilateurs bibliques (ceux qui ont écrits et ceux qui ont rassemblés les textes), mais aussi les copistes et les traducteurs. La *Bible* est en effet un livre dont on a pas accès aux originaux et si un jour on trouvait un original, il est peu probable que l'on puisse avoir la certitude que cela en soit un, mais il n'est pas impossible que cet original divergerait peu ou prou avec notre version actuelle. La *Bible* est donc sujette au risque d'erreur comme toute copie, bien que les recherches sur les manuscrits ont jusqu'à présent montré un travail consciencieux des copistes et que les erreurs (tels que omissions, doublons, inversions, ajouts...) ont été superficielles. Quant aux traducteurs, ils ont par conséquent face à eux plusieurs manuscrits avec donc quelques variantes, mais aussi avec des parties qui leurs sont obscures quant au sens, et ils doivent faire des choix de traductions entre plusieurs interprétations possibles.

Plusieurs éditions de la *Bible* informent par des notes des variantes que l'on peut trouver dans certains manuscrits, de certaines expressions devenues pour nous obscures, etc., d'où l'intérêt d'une *Bible* dite d'étude avec introductions et notes.

Alors la *Bible* peut-elle être sujette à erreur ? Potentiellement oui, même si copistes et traducteurs ont fait ou font un travail remarquable. Dit-elle une vérité historique ? Pour une part et en faisant le pari qu'elle le fait concernant les éléments (comme la naissance de Jésus, sa mort et sa résurrection) sans lesquelles la foi au Dieu de Jésus-Christ ne serait qu'une transposition psychique dans la réalité de ce qui ne serait alors plus qu'un conte.

Finalement, la *Bible*, pour quoi faire ?

Comme nous l'avons déjà indiqué ou montré, on peut faire tout un travail littéraire et de réflexion sur la *Bible*, travail que l'on peut laisser aux spécialistes et plus généralement à ceux qui en ont envie. Si l'on a foi en Dieu, on peut chercher à comprendre à travers elle, sans nécessairement la lire en totalité, le projet de Dieu pour l'homme et ne pas le faire serait manquer à la maturité, c'est-à-dire ne pas se donner les moyens d'une foi adulte où l'on a questionné et où l'on questionne encore les tenants et les aboutissants de ce que nous croyons, sachant que cela nécessite, un minimum, de faire ou de connaître le travail ci-dessus, c'est-à-dire une part du travail littéraire et de réflexion sur la *Bible*.

Mais au-delà d'utiliser la *Bible*, avec discernement, pour chercher à comprendre ce que Dieu désire pour nous et la relation que nous pouvons avoir avec lui, est-il besoin de la *Bible* – qui n'est rien de moins mais rien de plus que ce qu'elle est –, avons-nous besoin d'elle pour autre chose, puisque nous avons, grâce au progrès des connaissances, des outils plus affinés, telle que la philosophie (en

tant qu'art de réfléchir par soi-même, d'utiliser ou de développer notre faculté d'entendement), les sciences humaines comme la psychologie ou la sociologie, etc. ? Autrement dit, doit-elle être et donc est-il raisonnable que son contenu soit la norme de notre existence ? Et plus encore, ce qu'elle dit est-il nécessairement bon pour nous ?

Voici une boutade connue par certains : « Il est écrit dans la *Bible* : “Judas alla se pendre” “va et, toi aussi, fais de même” “j'ai été envoyé pour te parler et pour t'annoncer cette bonne nouvelle. » Ce sont trois citations des *évangiles* qui misent bout à bout prêtent à sourire. Mais cela peut être fait de manière bien plus subtile pour présenter telle idéologie ou conception comme ajustée à Dieu ou même comme voulue par Lui. Toute citation de la *Bible* n'est pas nécessairement parole d'Évangile. Pour justifier l'esclavage, on utilisa un verset du *livre de la Genèse* : « Maudit soit Canaan, qu'il soit le dernier des serviteurs de ses frères » (cf. *Gn* 9,25) ainsi que des raisonnements fallacieux pour considérer que les peuples noirs descendaient de ce fameux Canaan. En deçà de cette argumentation, on n'a pas remise en cause non plus l'imprécation de Noé qui se venge ici de son fils sur son petit-fils, car nombre ne prennent pas de recul sur de tels versets afin de discerner les attitudes des “héros” de la *Bible*, c'est-à-dire afin de ne pas prendre automatiquement ce qu'ils disent ou font pour ajuster à Dieu, y compris lorsqu'ils disent parler en son nom (des auteurs bibliques eux-mêmes n'ont pas hésité à mentionner les travers de leurs héros et dans le *livre de Jérémie* on trouve des faux prophètes dont Jérémie s'est demandé s'il parlaient vraiment ou faussement au nom de Dieu). Du seul fait de notre capacité tant réflexive qu'imaginative, on peut faire dire bien des choses à un livre quel qu'il soit et surtout s'il est d'un volume conséquent.

Histoire réelle ou pas, en voici une qui peut nous enseigner : « Une enfant ayant à faire un devoir sur le texte d'un auteur est bien contente car elle connaît l'auteur puisque c'est son oncle. Elle fait donc le devoir avec lui. Mais voilà qu'elle se retrouve avec une fort mauvaise note et le commentaire suivant : “Vous n'avez pas compris ce que l'auteur a voulu dire” ! » Cela parce que son professeur a confondu ce qu'à voulu exprimer l'auteur de ce que le texte suscite en nous ou de l'interprétation officielle de ce texte par des personnes en vue. Et voici une autre histoire : Un élève étudie en classe un livre à l'écriture simple auquel il ne voit qu'une façon de le comprendre, à savoir tout bêtement que le héros du texte expérimente ceci puis cela. Mais voilà que la professeur énonce cinq façons de le comprendre, rien de moins, que, d'après elle, l'auteur a voulu, tel que : le livre dit ceci aux enfants et cela aux adultes et lancent tels messages politiques particuliers. Or, ces manières de comprendre le texte ne sont pas nécessairement voulu par l'auteur, mais sont bien plutôt une création de cette professeur en tant que lectrice, autrement dit, la manière dont elle a fait sienne le livre.

Certes, d'affirmer dans le but de justifier que la *Bible* formerait un grand tout aux liens spirituels multiples que ceci préfigurerait cela (que tel élément ou événement du passé aurait une signification implicite que dévoilerait un élément ou événement postérieur), ou bien d'affirmer que la *Bible* commençant par la deuxième lettre de l'alphabet hébreu exprime que même la *Bible* est seconde par rapport à Dieu, tout cela peut paraître significatif, exprimer quelque chose de “bien pensé”, mais ce ne sont que des constructions intellectuelles a posteriori, et ce n'est pas forcément neutre car, pour notre dernier exemple, cela peut avoir comme sous-entendu que la langue hébraïque serait seule à même d'avoir le génie approprié à une juste théologie ou à juste une compréhension de la *Bible*.

Toute lecture est aussi travail de compréhension et donc d'interprétation. Par conséquent, on ne vise pas ici à dénigrer ce travail, mais à donner conscience que, d'où qu'elle vienne, ce n'est qu'une interprétation et qu'il peut

donc y avoir à redire ou à ajouter ; et qu'une interprétation écrite ou prononcée avec éloquence n'est pas forcément des plus justes ou d'un intérêt particulier.

Concernant l'apartheid, on utilisa entre autre ce verset du *livre des Nombres* : « Mais si vous ne chassez pas devant vous les habitants du pays, ceux d'entre eux que vous aurez laissés seront comme des piquants dans vos yeux et des épines dans vos flancs. Ils vous harcèleront dans le pays même où vous habiterez (cf. *Nb* 33,55). » En profondeur, il ne s'agit pas uniquement d'un problème de phrase “hors-contexte” ou d'une mauvaise “actualisation” (considérer ce en quoi tel passage de la *Bible* pourrait nous enseigner aujourd'hui). Car celui qui utilise un verset pour justifier quelque chose de positif n'en est peut-être pas moins critiquable au niveau de la méthode. Il laisse en tout cas la porte ouvert aux “C'est vrai” “C'est bon” “C'est faux” “C'est mauvais” prononcés *uniquement* parce que la *Bible* le mentionne.

Si on ne se laisse pas questionner par le texte et si dans le même temps on ne questionne pas le texte, on risque de s'en servir pour étayer nos croyances, certes sans gravité si nos croyances sont justes, mais nous enfermant dans nos erreurs si nos croyances sont mal ajustées en totalité ou en partie, et donc au final jamais sans danger. Une chose est donc de se servir de la *Bible* comme d'un justificatif, voire comme d'un paravent, autre chose est de l'accueillir comme lieu de dialogue, de vis-à-vis. Comme tout ce qui est relatif aux relations, lire la *Bible* avec foi et raison demande donc une confiance sans naïveté, c'est-à-dire avec discernement. Or pour discerner ce qui est vérité, l'intelligence, don de Dieu, est nécessaire, sans oublier non plus la charité, pour qu'il y ait intelligence du cœur, et sans oublier que cela passe parfois par dire : Non, je ne suis pas d'accord avec telle lecture ; mais aussi : Non, je ne suis pas d'accord avec le texte lui-même !

Car si l'on peut parler de textes détournés dans le cas de l'esclavage ou de l'apartheid, que dire de ce verset du *Deutéronome* utilisé lors du procès de Jeanne d'Arc : « Une femme ne portera pas des vêtements d'homme ; un homme ne s'habillera pas avec un manteau de femme, car quiconque agit ainsi est une abomination pour le Seigneur ton Dieu » (*Dt* 22,5). Pareillement de ces maximes sensées êtres universelles et intemporelles : « Mieux vaut la méchanceté d'un homme que la bonté d'une femme : une femme couvre de honte et expose à l'insulte » (*Siracide* 42,14) ou pour ceux qui ne reconnaissent pas le *Siracide* comme biblique : « Qui épargne le bâton n'aime pas son fils, mais qui l'aime se hâte de le châtier. » (*Proverbe* 13,24). On peut bien sûr affirmer qu'il faudrait prendre cette phrase dans un sens spirituel, mais pour des enfants, y compris à notre époque, ce n'est pas sur un plan spirituel qu'ils l'ont ressenti.

À la question de savoir si le texte lui-même est juste, toujours bon, on répond donc ici : pas nécessairement. Est-ce aller trop loin d'affirmer qu'il y a comme du bon grain et parfois de l'ivraie dans la *Bible* elle-même ? Mais répondre par l'affirmative, ce n'est pas vouloir ôter de la *Bible* ce qui est ou serait l'ivraie, car au risque en écartant tel livre ou tel passage d'ôter également du bon grain. Quoi qu'il en soit, cela peut faire remarquer que le péché (ce qui est manque de cœur et ce qui est conséquence de ce manque) a aussi pénétré le langage lui-même, langage qui se retrouve donc

dans la *Bible*. Peut être est-ce pour cela, du moins en partie, que Jésus-Christ utilisa souvent des paraboles. En effet, ce ne sont pas des récits injonctifs, mais des récits qui nous laisse à notre liberté tant d'action que de compréhension, d'interprétation. Jésus-Christ, Parole de Dieu, Verbe fait chair (cf. prologue de l'*évangile selon Jean*), « le chemin et la vérité et la vie » (cf. *évangile selon Jean* 14,6), n'est-ce pas lui et lui seul qui finalement révèle pleinement Dieu et sa volonté, y compris au-delà de ce que la *Bible* énonce de ce qu'il a ou aurait dit ?

La *Bible* peut toutefois être comme une catéchèse (du verbe grec *katêchein*, faire résonner) de cette révélation, une nourriture spirituelle concernant notre manière d'appréhender telle réalité ou concernant notre manière d'être au monde. En effet, si on accueille la *Bible* avec intelligence et cœur, autrement dit dans une saine démarche de foi, s'ouvrant ainsi à la grâce de l'Esprit Saint, de l'Esprit de Dieu, alors la *Bible* peut faire écho à cette révélation de Dieu, y compris lorsque nous découvrons que, non, tel passage de la *Bible* n'est pas un modèle ou une injonction de vie.

La *Bible*, œuvre singulière en regard de la révélation de Dieu, a donc ses richesses mais aussi ses limites, tout comme celui qui la lit et l'interprète. Que conclure alors, avant que vous lisiez ou relisiez la *Bible* si vous le souhaitez ? Et bien que si tout ou partie de ce discours vous est inconfortable, tant mieux ! Car s'il peut importer d'étudier ou de méditer un livre, biblique ou non, celui-ci n'est qu'un outil, imparfait, pour vivre en chrétien, où l'essentiel se situe sur un autre plan : dans le fait, en connaissance de cause, de louer ensemble le Nom de Dieu et de suivre la voie ouverte par Jésus-Christ après l'avoir rencontré dans la foi.

Ce document est issu du site <http://www.denis-gaultier.com/>